

PU SONGLING

Chroniques de l'étrange

VOLUME II

Traduit du chinois et présenté par André Lévy

Edition établie par Jacques Cotin

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS DU
CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



Éditions Picquier

Sommaire du tome II

<i>Septième rouleau</i>	
Contes 256 à 294	7
<i>Huitième rouleau</i>	
Contes 295 à 337	241
<i>Neuvième rouleau</i>	
Contes 338 à 386	455
<i>Dixième rouleau</i>	
Contes 387 à 412	653
<i>Onzième rouleau</i>	
Contes 413 à 452	861
<i>Douzième rouleau</i>	
Contes 453 à 494	1085
<i>Apocryphes</i>	
Contes 495 à 503	1271
Répertoire	1285
Bibliographie	1409
Table alphabétique des titres	1419
Table détaillée du tome II	1437

Septième rouleau

256 - « Transformé »

Quo le Patriarche, de Jimo, vivait dans la pauvreté depuis son enfance. Comme le clan devait fournir un homme pour la défense des frontières du Nord, on désigna naturellement Luo. Il y demeura plusieurs années et y engendra un fils.

Le commandant de la garnison le traitait avec estime et générosité. Promu à un poste plus important au Shaanxi, il souhaitait y emmener Luo. Ce dernier confia donc son fils et sa femme à un ami, un certain Li, avant de partir pour l'ouest.

Trois années s'écoulèrent sans qu'il pût revenir.

Le commandant désirait faire parvenir un message aux forces du Nord. Luo se porta volontaire en le priant de l'autoriser à profiter de la mission pour rendre visite à sa femme et à son fils. Son supérieur y consentit.

Luo retrouva chez lui sa femme et son enfant en bonne santé, ce qui lui fut d'un grand réconfort. Mais voir des chaussures d'homme abandonnées sous le lit conjugal avait de quoi insinuer des doutes dans son esprit. Il passa aussitôt après chez Li le remercier de ses bons soins. Son ami lui offrit à boire et le combla de prévenances. Luo se sentait envahi d'une extrême gratitude, d'autant plus que sa femme lui avait vanté la noble conduite de Li.



羅祖
 妻孥久別幸平
 安決能如何一旦
 梓檀載能將刀
 放下便成佛祖
 亦死難



« Transformé »

Le lendemain, il annonça à son épouse : « Il me faut exécuter les ordres de mon chef. Je ne pourrai pas être de retour ce soir. Ne m'attends pas. »

Il sortit, enfourcha le cheval et s'en fut. En fait il attendait, caché non loin, et revint à la nuit tombée. Sa femme était en pleine conversation avec l'ami Li, dans le même lit, ce qui remplit Luo d'une telle fureur qu'il brisa le vantail. Le couple adultère, atterré, se traînait à genoux, le suppliant de leur laisser la vie. Luo, qui avait dégainé, remit le sabre dans son fourreau et se tourna vers son ami : « Je t'avais pris pour un homme digne de confiance. Au point où en sont les choses, te tuer ne servirait qu'à souiller ma lame. Concluons ce pacte : reçois ma femme et mon fils, prends aussi mon nom et assume mes fonctions. Je te laisse le cheval et mon arme. Quant à moi, je disparaîs. Adieu ! »

Sur ces mots, il partit.

Mais les villageois mirent les autorités au courant. Soumis à la bastonnade, Li avoua. L'affaire demeurerait toutefois invérifiable. Nul n'était en mesure d'apporter des preuves matérielles. Toutes les recherches s'avéraient vaines, au loin comme dans le voisinage. Luo avait disparu sans laisser la moindre trace. Le juge suspectait le couple adultère d'un meurtre. Il multipliait les séances de torture de sorte qu'au bout d'un an Li et la femme moururent dans leurs chaînes. Il fit renvoyer l'enfant au pays de ses grands-parents par le service des postes.

Par la suite, du côté de Shixiaying, « le Camp du coffre de pierre », un bûcheron, qui s'était enfoncé loin dans la montagne, aperçut un ermite assis immobile dans une grotte. Comme personne ne l'avait vu mendier de la nourriture dans les environs, les gens trouvèrent la chose si étrange qu'ils firent une collecte de provisions à lui

apporter. Certains croyaient reconnaître Luo le Patriarche. Sa grotte se remplissait d'offrandes, mais le saint homme n'y touchait pas. Était-ce une façon de manifester son aversion pour les perturbateurs ? Toujours est-il que les visiteurs se firent de plus en plus rares.

Au fil des années, herbes et lianes rendaient la grotte de moins en moins accessible. Lorsque quelqu'un parvint à s'y faufiler et à observer l'intérieur, il constata que l'ermite n'avait pas bougé, assis à la même place. Longtemps plus tard, on disait l'apercevoir parfois se promenant dans la montagne. Toujours est-il qu'il s'évaporait dès qu'on s'approchait de lui.

On alla finalement le surprendre dans son refuge. La même couche de poussière qu'autrefois couvrait ses vêtements. Un chacun était au comble de la stupéfaction. On revint quelques jours plus tard. Une colonne de jade tombait de son nez jusqu'au sol, révélant qu'il s'était « transformé » assis en méditation depuis longtemps déjà.

Les gens du pays lui élevèrent un temple et lui brûlaient tous les trois mois de l'encens et de la monnaie d'offrande en papier tout au long du chemin qui y menait. Son fils s'y rendit à son tour. Tous appelaient ce dernier Patriarche Luo le Jeune et lui remettaient les deniers du culte. Ses descendants continuent à les recueillir une fois l'an.

Lorsque Liu Zongyu de Yishui m'avait conté cette histoire avec force détails, j'en avais conclu en riant : « Les pieux donateurs ne cherchent plus la sainteté ou la sagesse, ils espèrent seulement devenir bouddhas, être « nirvânés ». Fais donc passer partout la recette : suffit de déposer le sabre ou le couteau ! »



257 - Pour une seule bonne action

Le dénommé Liu, du pays de Zichuan, avait la tête près du bonnet. Il avait quitté par la suite Zichuan pour s'installer à Yishui, sans se départir de cette exécrationnelle humeur qui le rendait haïssable, redouté des villageois.

Il possédait quelques *mu* de champs dont les talus étaient contigus à ceux d'un certain Miao. Diligent au travail, ce dernier avait planté nombre de pêchers au bord de sa terre. Comme les fruits commençaient à mûrir et que son fils grimpait à l'arbre pour en cueillir, Liu surgit et, courroucé, le chassa en déclarant que les pêchers étaient sur sa propriété. L'enfant rapportait le fait en sanglotant à son père qui n'en revenait pas de surprise, lorsque Liu vint tempêter à sa porte et lui annoncer qu'il allait porter plainte. Miao, souriant, s'efforça en vain de le calmer. Liu ne décolérait pas et repartit furieux.

Il y avait en ce temps-là, originaire de ce même pays de Zichuan, un certain Li Cuishi. Il tenait un mont-de-piété à Yishui. Liu entra en ville avec la plainte, lorsque le hasard le mit sur son chemin. Du même coin, ils se connaissaient bien. Li lui demanda : « Que viens-tu faire par ici ? » Liu le lui dit.

Li répliqua en souriant : « Nul n'ignore ici ta haute réputation. Je vois souvent Miao qui est un brave homme. Il n'est pas du genre à empiéter sur le bien d'autrui. Ne serait-ce pas plutôt le contraire ? » Sur ces mots, il déchira le papier et entraîna son ami dans la boutique, prêt à jouer le conciliateur. Mais Liu n'en démordait pas. Il subtilisa



Pour une seule bonne action

un pinceau pour rédiger à nouveau la plainte et glissa le papier contre sa poitrine, fermement décidé à le présenter. Peu après arrivait Miao qui exposa la raison de sa visite et suppliait Li d'intervenir pour régler à l'amiable le différend. « Je ne suis qu'un paysan, expliquait-il, et j'ai vécu cette moitié de ma vie sans voir de mandarin. Pourvu que me soit épargné le procès, comment oserais-je insister sur ma prétention à les posséder, ces quelques péchers ? »

Li rappela Liu et lui déclara que Miao avait l'intention de céder. Liu répondit par des gesticulations et des invectives qui n'en finissaient plus, tandis que Miao gardait une mine affable et redoublait d'humilité, loin de contester quoi que ce fût.

L'affaire ainsi apaisée, Li rencontre quatre ou cinq jours plus tard quelqu'un du village qui lui rapporte que Liu était mort, un décès inattendu qui lui arracha force soupirs.

Un jour qu'il avait une course à faire, Li voit venir à lui un homme qui s'appuyait sur une canne et ressemblait de façon troublante à Liu. Arrivé à sa hauteur, ce dernier le salue courtoisement et l'invite à l'honorer de sa visite. Li lui demande d'un ton hésitant : « On m'avait parlé il y a quelques jours de ton décès. D'où vient cette fausse rumeur ? »

Liu lui saisit la main sans répondre, le conduit à son village, le fait entrer chez lui, lui sert à boire et prend enfin la parole : « La rumeur n'était pas fausse. Je sortais de chez moi quand j'ai vu deux hommes qui venaient m'arrêter pour me présenter aux autorités. Quand je leur ai demandé de quoi il s'agissait, ils m'ont répondu qu'ils n'en savaient rien. Après m'être frotté aux tribunaux plusieurs dizaines d'années, je me disais que je n'avais pas à redouter la confrontation et n'éprouvais aucune crainte. Je les ai donc suivis tranquillement au tribunal où celui qui siégeait face au sud m'a apostrophé d'un ton courroucé : "Te voilà !

L'enchaînement de tes mauvaises actions dépasse les bornes, et tu n'éprouves même pas de remords ! On accapare maintenant les biens d'autrui. Ce genre de violation est passible du chaudron d'huile bouillante." Le greffier qui examinait le registre est intervenu : "L'inculpé a commis une bonne action. Sa mort serait prématurée." Le juge, Yama, je présume, a parcouru des yeux le dossier, la mine quelque peu détendue : "C'est bon. Raccompagnez-le !" Plusieurs dizaines d'hommes acquiescèrent d'une même voix et me poussèrent dehors. Comme je protestais : "Pourquoi m'avoir amené ici et me chasser maintenant ? Expliquez-vous !", le greffier m'a montré du doigt le passage suivant dans mon dossier : *En la treizième année de l'ère Chongzhen (1640) a sauvé la femme d'autrui et l'union d'un couple par le don de trois cents sapèques.* "Sans cette bonne action, tu aurais été condamné ce jour même à mourir et à tomber dans le cycle des renaissances animales." Terrifié, je suis sorti sans insister avec les deux gardes qui m'ont réclamé un pourboire. Je me suis fâché : "Vous me semblez ignorer à qui vous parlez. A moi, Liu, qui ai couru les tribunaux vingt ans pour extorquer le bien d'autrui ? Comment pouvez-vous avoir le front de disputer au tigre son morceau de viande ?" Les deux hommes n'ont pas insisté. Après m'avoir accompagné jusqu'au village, ils ont joint courtoisement les mains pour souligner : "Nous ne nous sommes même pas permis de boire une gorgée d'eau au cours de cette mission." Dès qu'ils sont repartis, j'ai franchi ma porte et suis revenu à moi. J'avais alors rendu le dernier soupir deux jours auparavant. »

Intrigué par ce qu'il venait d'apprendre, Li l'interrogea sur les tenants et les aboutissants de cette bonne action.

En cette treizième année de l'ère Chongzhen, la récolte avait été si désastreuse que les gens se mangeaient entre

eux. Liu habitait alors Zichuan où il exerçait les fonctions de chef de la police. Il tomba sur un couple qui se lamentait si pitoyablement qu'il leur en demanda la raison. « Nous ne sommes mariés que depuis un an à peine, mais à cause de la famine il va falloir nous séparer. Telle est la raison de notre peine. »

Il les revit peu après devant la boutique du marchand d'huile avec lequel ils avaient une discussion. Comme Liu s'approchait pour s'enquérir de ce qui se passait, le boutiquier, un certain Ma, lui expliqua : « Ce couple sur le point de mourir de faim me mendie tous les jours des tourteaux pour survivre. Voilà qu'il veut maintenant me vendre sa femme. J'en ai déjà acheté une dizaine. Quel besoin en aurais-je ? A bas prix, je veux bien, sinon n'en parlons plus. Il est exaspérant. Importuner ainsi son monde ! »

Le mari intervint : « Maintenant que les grains sont aussi chers que des perles, j'ai calculé que moins de trois cents sapèques ne pourraient permettre de fuir la famine. Nous voulons survivre l'un et l'autre. A quoi bon vendre ma femme si je ne peux échapper à la mort ? Ce n'est pas que j'aie l'impudence de discuter du prix, c'est que je sollicite un acte de secrète compassion. »

Liu le prenait en pitié et demanda au boutiquier combien il consentait à mettre. Le marchand répondit : « Les filles ne valent pas plus d'une centaine de sapèques pièce en ce moment. »

Liu lui proposa de ne pas réduire la somme demandée, quitte à en payer lui-même la moitié. Ma s'y refusa obstinément. Avec une impatience propre à la jeunesse, Liu se tourna vers le malheureux : « Inutile de discuter plus longtemps avec cet individu mesquin ! Permettez-moi de vous faire don de ce que vous sollicitez. Ne vaut-il pas mieux échapper à la famine tout en demeurant ensemble ? »

Il ouvrit sa bourse et leur donna trois cents sapèques. Le couple le remercia en larmes et s'en fut.

Le récit de Liu arracha à Li des soupirs d'admiration.

Liu changea dès lors subitement de conduite.

Quoiqu'il ait aujourd'hui soixante-dix ans, il est en pleine santé. L'année dernière, comme Li passait lui rendre visite, il le trouva qui se querellait, entouré d'une foule qui ne parvenait pas à le calmer. « Tu veux à nouveau porter plainte pour des pêcheurs ? » lui lança Li en riant. Le visage brusquement décomposé, Liu s'arrêta de gesticuler, balbutia des excuses et se retira.

Le chroniqueur de l'étrange :

Li Cuishi et son frère étaient de nobles roturiers. Mais le plus généreux était Cuishi qui aimait à faire le bien et n'avait jamais abusé de sa fortune. C'était un vrai et sincère homme de qualité. Son souci d'apaiser les querelles et d'engager au bien montre quelle vie il a menée. Pour devenir riche, il faut être sans bonté, dit un vieil adage. Je me demande si Cuishi était bon avant de devenir riche, ou bien s'il était riche avant de le devenir, bon.



258 - Jalousie vaincue

Chai Tingbin était originaire de Taiping. Sa femme, née Jin, n'avait pas d'enfant, mais elle était d'une extraordinaire jalousie.



水剪雙
 瞳善相人垣
 窺六脉抄回
 孝從宮談暖
 行吾事填盡
 人間如婦津

女部

Jalousie raincue

Lorsque Chai dépensa cent tael pour se procurer une concubine, elle fit subir de si mauvais traitements à cette dernière que la malheureuse mourut en moins d'une année. Le mari en conçut un tel dépit qu'il coucha seul plusieurs mois d'affilée et refusa de mettre les pieds dans le quartier des femmes.

Le jour de son anniversaire, Dame Jin vint présenter ses vœux à son mari en grande toilette et avec d'humbles et aimables paroles. Il n'eut pas le cœur à la repousser. Bref, ils recommencèrent à se parler et se sourire. Elle prépara une collation dans sa chambre et invita Chai à l'y rejoindre. Comme il prétendait avoir trop bu, c'est elle qui alla lui rendre visite, parée et fardée. Elle insistait : « J'ai fait de mon mieux pour te plaire, tout au long de la journée. Tu as trop bu, mais viens quand même vider une dernière coupe dans ma chambre. Nous nous quitterons après. »

Il se laissa convaincre. Elle l'entraînait à bavarder tout en trinquant et lui dit d'un air détaché : « Tu ne sais pas combien je suis navrée d'avoir causé par mégarde la mort de cette servante qui te plaisait tant. Pourquoi m'en garder rancune au point de laisser sombrer tout sentiment conjugal ? Je t'en prie. Prendrais-tu par la suite une douzaine de jolies petites "épingles d'or", ce n'est pas moi qui te chercherais noise... »

Le discours avait de quoi combler d'aise le mari. *Le chandelier n'apparaît que lorsque la chandelle est consumée* : il passa le reste de la nuit auprès de sa femme. Leur amour retrouva dès lors l'ardeur du début de leur mariage.

Dame Jin fit alors venir une entremetteuse pour lui commander une belle et accorte soubrette. Tout en la poussant en sous-main à faire traîner les choses, elle affectait de beaucoup s'en préoccuper et de la presser d'agir.

Plus d'une année s'écoula ainsi sans résultat tangible. Perdant patience, Chai s'en remit à des parents et amis pour se faire acheter une concubine. Il se procura de cette façon une fille adoptive de la famille Lin. A sa vue, la joie se peignit sur le visage de l'épouse principale qui lui faisait partager ses repas et la laisser choisir à sa guise ses bijoux et colifichets.

Toutefois, du fait qu'elle était originaire de la région de Pékin, la demoiselle ne connaissait pas grand-chose aux travaux d'aiguille. Pour la broderie, hormis celle des chaussons, il fallait s'adresser ailleurs.

« Il est dans les habitudes de la maison de vivre dans la diligence et la frugalité. Nous ne sommes pas plus princes que marquis pour nous permettre de t'avoir achetée comme si tu étais un tableau décoratif destiné à être accroché pour le seul plaisir de le contempler », décréta Dame Jin en lui mettant entre les mains une pièce de soie. Elle se mit en devoir de lui enseigner la couture à la façon d'un maître sévère chargé de dresser son disciple. Au début, elle se contentait d'invectives, mais elle passa bientôt aux coups de fouet pour se faire mieux comprendre. Le mari en était profondément peiné. Il n'osait intervenir, d'autant plus que Dame Jin multipliait ostensiblement les marques d'affection à l'égard de la petite Lin. Souvent elle la fardait et l'habillait de ses propres mains. Mais pour un pli malencontreux laissé au fond d'une chaussure, elle lui frappait les pieds à coups de barre de fer. Le moindre désordre dans sa coiffure lui valait des gifles sur les deux joues. Ne pouvant en supporter davantage, la petite finit par se pendre.

Chai en fut si douloureusement affecté qu'il osa étaler sa rancœur. Sa femme s'emporta : « Mais c'est pour toi que j'ai veillé à son éducation ! En quoi suis-je coupable ? »

Le mari comprit enfin jusqu'où pouvait aller la ruse cruelle de la femme jalouse. Il la prit de nouveau en aversion et rompit, en conséquence, définitivement l'entente conjugale. Il se fit construire secrètement une demeure sur un de ses domaines détachés dans l'intention de se procurer une jolie fille et d'habiter avec elle séparément.

Six mois s'étaient insensiblement écoulés sans qu'il eût trouvé personne à son goût, quand, au hasard des funérailles de l'un de ses amis, il aperçut, fasciné, une jeune fille de seize ans qui lui ravit l'âme, éblouissante de charnelle beauté dans son éclatante jeunesse. Surprise par la folle indiscretion de son regard, la demoiselle le charmait de vagues automnales que lui glissaient ses œillades répétées.

En questionnant les uns et les autres, il apprit que c'était la fille des Shao.

Shao était un lettré pauvre qui n'avait que cette enfant. Son intelligence précoce l'avait encouragé à lui apprendre à lire. Elle comprenait à la première lecture ce qu'elle parcourait des yeux et se plaisait en particulier à l'étude du *Classique de la médecine interne* et d'un livre de physiognomonie, le *Miroir de glace*. Son père l'adorait et ne songeait pas à lui contester la liberté du choix, s'il était question de mariage. Comme nul parti ne lui avait plu jusqu'alors, riche ou pauvre, elle n'était pas encore promise à dix-sept ans.

Au courant de ces détails, Chai pensait qu'il n'avait aucune chance, mais son cœur ne le laissait pas en paix. L'espoir lui revint en songeant qu'elle était de famille pauvre et que des avantages pécuniaires pourraient les amener à consentir au sort de concubine pour leur fille. Il en fit part à maintes entremetteuses, mais aucune ne voulait se risquer à une entreprise vouée à l'échec. Il désespérait,

découragé, quand survint une vieille marchande de perles. Il lui parla de ce qui l'obsédait et, lui glissant une jolie somme, lui dit : « Je ne vous demande que de faire connaître le sérieux de mes intentions et ne vous en voudrai pas si vous échouez. Si jamais vous réussissiez, je ne lésinerais pas, même si c'est une question de mille taels. »

Appâtée par le profit fabuleux que l'opération promettait, la bonne femme acquiesça. Elle gravit le seuil des Shao et se mit à bavarder de choses et d'autres avec la maîtresse de maison dans l'intention d'en venir à sa mission. A la vue de la jeune fille, elle se récria, sur le ton de la surprise admirative :

« La belle demoiselle que voilà ! Si elle avait paru à la cour, elle aurait éclipsé les plus belles favorites du temps jadis ! Et qui donc est son heureux fiancé ?

— Elle n'en a pas encore.

— Une belle fille telle que la vôtre ? Point de souci à se faire pour lui trouver noble gendre, prince ou marquis.

— Je n'ose y prétendre, répliqua Dame Shao en soupirant. Si seulement se présentait un rejeton de famille lettrée, ce serait merveilleux ! La petite peste chipote et ne se décide pas. Sur dix propositions, pas une ne lui convient. Je me demande ce qu'elle veut.

— Il ne faut pas lui en tenir rigueur, Madame. Une pareille beauté ! Moi, je me demande quel trésor de mérites il faudrait avoir accumulé dans ses vies antérieures pour prétendre pouvoir en jouir. J'en ai une bien bonne. Le jeune seigneur Chai m'a dit avoir remarqué l'éclat de son visage au voisinage d'une tombe. Il est disposé à offrir mille taels en cadeau de fiançailles. N'est-ce pas hibou affamé aspirant à goûter à la chair de l'oie sauvage qui passe en haut dans le ciel ? Je l'ai bien vite remis à sa place. »

Dame Shao souriait sans répondre. La vieille reprit : « Bien sûr, dans une famille lettrée comme la vôtre, il serait difficile de prendre en considération cet aspect des choses... Mais pour des gens d'une autre condition, ce qu'on perd d'un côté, est compensé au décuple de l'autre. Pourquoi cela ne pourrait-il pas se faire ? »

Dame Shao sourit à nouveau sans dire mot. La vieille se frottait les mains. Elle poursuivit : « Après tout, c'est un bien mauvais calcul de ma part. Alors que je bénéficie à tout moment de votre affection chaque fois que je monte chez vous... Nos genoux se pressent les uns contre les autres, tandis que vous m'offrez à boire. Quand vous aurez les mille taels, vous ne sortirez plus qu'en voiture, et rentrerez de même dans votre résidence. J'en serai chassée sans ménagement par le portier. »

Dame Shao resta un long moment plongée dans ses pensées. Enfin elle se leva et partit en parler à son mari. Ils appelèrent ensuite leur fille. Puis tous trois reparurent.

Dame Shao déclara en riant :

« Cette petite est incroyable ! A peine a-t-elle eu vent de cette proposition de la prendre comme vile concubine qu'elle accepte ! Je crains que nous ne devenions la risée de nos confrères de la Forêt des Lettrés.

— Une fois entrée dans la famille, si elle obtient un garçon, fit valoir l'entremetteuse, qu'en sera-t-il de l'épouse principale ? Elle ne comptera plus ! »

A cela, elle ajouta que le mari avait l'intention d'habiter séparément.

Dame Shao ne pouvait que se réjouir de telles perspectives. Elle appela sa fille :

« Essaye d'en discuter plus longuement avec la mère Jia. Puisque c'est ta décision, il ne faudrait pas la regretter, ni en vouloir à tes parents de l'avoir prise.

— Si je leur permets ainsi de vivre en paix avec de confortables revenus, ils ne m'auront pas nourrie en vain, répondit la jeune fille rougissante. D'ailleurs je me considère comme vouée à un médiocre destin. Un trop beau parti n'aurait pas manqué de réduire le nombre de mes années. De petites misères ne signifient pas forcément le malheur. De mon côté, j'ai vu Monsieur Chai : j'estime que sa physionomie promet le bonheur et je suis persuadée que ses enfants et petits-enfants s'élèveront dans l'échelle sociale. »

Fière de ce succès, l'entremetteuse courut l'annoncer à Chai, ravi de ce résultat inespéré. Il réunit sans tarder les mille taels, fit atteler voiture et chevaux, épousa la fille Shao et l'installa dans son domaine détaché sans qu'aucun de ses gens n'osât en souffler mot. C'est elle qui prit l'initiative d'en parler à son mari : « Les dispositions que tu as prises ont la fragilité du nid d'hirondelle construit sans aucun souci du lendemain sous le toit d'une tente. Comment peut-on compter indéfiniment fermer les bouches et empêcher les langues de s'agiter ? Mieux vaut rentrer chez nous et tout révéler sans plus tarder afin de prévenir de plus fâcheuses conséquences. »

Comme Chai exprimait sa crainte qu'elle ne fût maltraitée, la nouvelle concubine répliqua :

« Il n'est personne ici-bas qui ne puisse changer. Si je ne commets aucune faute, comment pourrait-elle m'en vouloir ?

— Mais si, lui opposa le mari. C'est une femme incroyablement acariâtre, butée et fermée à tout sentiment.

— Je ne suis qu'une vile concubine dont le lot est d'être maltraitée. Il faut l'accepter sinon ce serait monnayer chaque jour qui nous reste à vivre. Ce ne saurait être une solution durable. »

Chai reconnaissait qu'elle avait raison, mais ne pouvait se résoudre à mettre fin à ses hésitations et prendre la décision. Un jour qu'il s'était absenté, la jeune femme sortit vêtue de noir, se fit conduire sur une vieille jument par un serviteur à la tête grisonnante, suivie d'une femme âgée qui portait son ballot, et, finalement, se rendit chez l'épouse principale.

Elle lui expose sa situation, humblement prosternée. L'épouse commence par s'emporter, mais se calme bientôt en songeant que la concubine est pardonnable puisqu'elle s'est présentée d'elle-même. Elle se sentait d'autant plus portée à l'indulgence qu'elle était touchée par l'humilité de la fille et la modestie de sa mise. Elle alla même jusqu'à donner l'ordre à sa servante de sortir un habit de brocart pour l'en vêtir. « Cet homme volage dit du mal de moi partout et suscite d'injustes critiques à mon égard, plaissait-elle. En fait, tout vient de sa déloyauté et de l'inconduite des servantes. Il y a de quoi en être exaspérée. Dites-moi, établir un nouveau foyer à l'insu de sa femme, est-ce digne d'un honnête homme ?

— A voir les choses d'un peu plus près, il me semble qu'il éprouve des remords, mais il est retenu par son amour-propre. Comme dit l'adage, *Grand ne s'abaisse devant l'inférieur*. Du point de vue de l'observation des rites, la femme est au mari ce qu'est le fils à son père, ou la concubine par rapport à l'épouse. Si Madame veut bien lui accorder quelques paroles aimables, la rancune si longuement amassée se dissipera d'elle-même entièrement.

— S'il ne prend pas l'initiative de venir, que faire ? »

Elle fit débarrasser une pièce par ses servantes. Bien que mécontente en son for intérieur, elle se résigna momentanément à y laisser s'installer la concubine.